grégorydominé

TODAY CELAN

extrait

Richard Serra Outdoor Circuit 1972-1986 [détail]
Musée d'Israël Jérusalem

Today Celan a d'abord été rédigé en vue d'une journée d'étude portant sur l'œuvre de Georg Büchner, tenue à Reims le 19 mars 2019. La clôturant, la conférence extraite y était annoncée sous un titre différent : « Paul Celan lecteur de Büchner ». Des éléments relatifs à une biographie de Celan, fragmentés ici, elliptiques, je me suis autorisé de la préface de Jean-Pierre Lefebvre à sa traduction du *Choix de poèmes réunis par l'auteur* publié dans la collection « Poésie » de la NRF, comme de la chronologie figurant au second tome de la *Correspondance* de Paul Celan avec Gisèle Celan-Lestrange, publiée aux Éditions du Seuil dans la collection « La librairie du XXI^{e} siècle » par Bertrand Badiou avec le concours d'Éric Celan, et plus généralement la correspondance qu'aura entretenue Celan avec Ingeborg Bachmann, Nelly Sachs, Ilana Shmueli et Theodor W. Adorno. Autrement lacunaire reste le choix opéré du référencement bibliographique dont il était impossible qu'il fût systématique et particulièrement dans le corps écrit des notes de bas de page, ce outre le motif formel, plastique, comme de ce qu'implique *traduire* par un geste qui n'est plus spéculatif et qu'écrivant j'ai tâché ailleurs d'assumer, d'expliquer encore. En conséquence ai-je à gauche du fil du corps principal du texte, sur une colonne ouverte, pour la prose de Celan — c'est-à-dire, pour la présente circonstance : « Gespräch im Gebirg », soit « Dialogue dans la montagne », comme donc « Der Meridian », soit « Le Méridien » —, reporté la traduction de Jean Launay, publiée en version bilingue sous le titre *Le Méridien & autres proses*, aux Éditions du Seuil également, et dans la même collection que la *Correspondance* (G ici pour le « Dialogue », M pour « Le Méridien », que suit la pagination) ; pour la poésie, (i) le recueil le plus cité, *Die Niemandsrose* soit *la Rose de personne*, dans la traduction de Martine Broda, aux Éditions du Seuil toujours, dans la collection bilingue « Points » : l'initiale N figure suivie de la pagination ; (ii) la traduction par Jean-Pierre Lefebvre du reste, et que comprend le *Choix de poèmes réunis par l'auteur* (C que suit la pagination). La correspondance allemande n'est en revanche fournie qu'en langue originale, à l'exception d'un extrait d'une lettre de Celan à Max Rychner datant de 1946, traduit par John E. Jackson. Cette décision, revenant à donner traduction de tout segment textuel n'étant pas forcément commenté dans le corps principal, qui n'est donc pas non plus tout à fait arbitraire, marque assurément la limite d'une investigation. Je renvoie pour la relation de la phase du génocide que l'auteur nomme *mobile killing operations* précédant la réunion de Wannsee du 20 janvier 1942 en ratifiant l'organisation économique, bureaucratique et technique, notamment le pogrome d'Odessa ayant débuté le 22 octobre 1941 et dont le discours de réception du prix Büchner prononcé le 22 octobre 1960 garderait mémoire, comme de tout à travers chaque instant, chaque sourire, à celle du survivant qu'est Paul Celan, au livre de Raul Hilberg *The Destruction of the European Jews*. Rapportant ce qu'aura été l'épouvante d'Odessa conduite par l'Allemagne hitlérienne et la Roumanie fasciste, Hilberg mentionne aussi le camp de Bogdanovka en Transnistrie, théâtre de l'horreur se poursuivant et qu'aura pu transcrire Matatias Carp dans son livre *Cartea Neagra*, qui avait été publié de 1946 à 1948 avant d'être mis à l'index par le pouvoir stalinien en place en Roumanie au sortir de la guerre, témoignant d'un effroi qu'éclaire encore avec la recherche actuelle du Père Patrick Desbois la parution en 1993 du « Livre noir sur l'extermination scélérate des Juifs par les envahisseurs fascistes allemands dans les régions provisoirement occupées de l'URSS et dans les camps d'extermination en Pologne pendant la guerre de 1941-1945 », rassemblé par Ilya Ehrenbourg et Vassili Grossman. Le messianique, de nouveau, c'est l'Europe, paix et traduction précisément, complexifiant l'universel, déphasage et décentrement — c'est Israël. Telle lecture, proche, sans doute, de celle, benjaminienne, comme par conséquent derridéenne (derridienne) d'une messianicité sans prophétisme, engage à se passer d'attente dispensatrice du Messie. En effet le temps messianique, écartant eschatologie providentielle, théologie du théiologique, sera advenu dès lors qu'aura cessé toute déresponsabilisation, laquelle engendrant malentendu le fait proliférer par réaction entremise du dialogue laissant au monde extérieur l'illusion qu'il existe en préséance. La thématisation de la parole voile l'éden se donnant, se renouvelant, endommage la circulation en spire de l'in-fini. Or le messianique suspend la nécessité qu'au dernier jour le Messie résolve tout problème : ce n'est qu'au tout dernier qu'un tel temps sera constaté, soit comme le note Kafka au lendemain de la venue du Messie. De l'éclat qu'elle abrite se dresse donc, d'extrême en extrême, et communément synonyme d'égocentrisme un ressentiment contre l'Europe. Et s'il arrive qu'au bonheur se voit préférer la complaisance, c'est qu'être heureux et libre exclut toute exonération personnelle de responsabilité. La liberté — le bonheur — comme responsabilité sans effusion, hospitalité, tel apparaît l'interstice offert au messianique, lequel approche autant politiquement, soit en la cité, comme après Maastricht et avant le traité de Rome de 2004 regrettablement rejeté le discours parfait du Président Chirac du 16 juillet 1995, et le discours parfait du Président Macron du 16 juillet 2017.

ARGUMENT.

Nous proposons de réfléchir à quelques aspects du discours qu'a prononcé Paul Celan le 22 octobre 1960 à Darmstadt à l'occasion de sa réception du prix Georg-Büchner et intitulé « Der Meridian », soit « Le Méridien », ce en toute proximité de « Gespräch im Gebirg », « Dialogue » ou « Entretien », sinon encore *conversation* « en montagne ». Mais à travers le 20 janvier impliquant dorénavant la datation dans l'art et l'écriture, c'est déceler que chaque rencontre se tisse pourtant d'absolu, qu'une certaine symbolique entre Je et Tu notamment exprime, pronominale donc et cependant antérieure à toute nomination, sans thématique en somme, Tu étant précisément, comme Je, « a-mondain », « Acosmique » et partant étranger au cours dialectique de l'Histoire. *Traduire* porte également cette brisure, forant une autre langue en la langue pour accueillir l'universel. Au point que d'une langue maternelle devenue criminelle, Celan entreprendra, en la contemporanéité apparemment paradoxale d'un « tout ensemble », d'un « tout en un » (« In eins ») avec Büchner, « Le Méridien » exposant même une poétologie à partir d'un auteur qui n'écrivit aucun poème, de dénucléariser et *circoncire* la syllabe pour écrire, à la lettre, silence et clameur, et tel Moïse et après Dada et Artaud le bégaiement. Ici le personnage « du » « Juif » de <Woyzeck>, paraissant avec Lenz dans cette prose construite à la manière d'un récit hassidique qu'un afflux vocal déborde et qu'est le « Dialogue », engage un constat sur l'antisémitisme littéraire et son folklore à la scène, comme sur le sens de la responsabilité. — « Mallarmé konsequent zu Ende denken » : quelle place attribuer enfin à Mallarmé dans « Le Méridien », si ce n'est aussi qu'avec Mallarmé se voit approfondir la rupture du pacte entre le mot et le monde, définissant, après Baudelaire, la modernité, ou plutôt la « postmodernité » à sa défiance envers le langage et par conséquent la représentation ? N'est-ce remarquer encore, d'un geste justement propre à cette modernité, qu'avec Büchner et <Woyzeck>, drame en lequel chaque scène bifurque voire s'interrompt alors qu'elle semble se nouer, débute un théâtre de la *répétition* ?

B : Jacques Derrida, *Béliers. Le dialogue ininterrompu : entre deux infinis, le poème*, Galilée, 2003 ; **DB** : R. Joseph Gikatila, *Le secret du mariage de David et Bethsabée*, L'Éclat, 1994-2015, trad. Charles Mopsik ; **E** : Jean Bollack, *L'Écrit. Une poétique dans l'œuvre de Celan*, PUF, 2003 ; **MM** : Jean Bollack, « Le Mont de la Mort. Le sens d'une rencontre entre Celan et Heidegger. », Revue Lignes, Hazan, 1996/3 ; **S** : Jacques Derrida, *Schibboleth pour Paul Celan*, Galilée, 1986 ; **V** : Stéphane Mosès, « Quand le langage se fait voix », « Postface » à *Entretien dans la montagne* de Paul Celan, Verdier, 2001 ; **Z** : *Le Zohar*, Verdier, 7 vol., 1981-2000, trad. Charles Mopsik.

Alors qu'il usait d'un mode conservé de la langue, et qu'était en une enclave celle de Freud, Buber, Kafka, Zweig et Husserl, Hofmannsthal et Wittgenstein encore, auteur, savant, penseur dont l'entourage avait plutôt adopté la tendance assimilationniste venue de la Haskala et par degré de désolidarisation élevé d'avec tout nationalisme ontologique agrégeant précisément langue et peuple, ce monde d'hier qu'aura été également le monde de Rilke, de Musil et de Broch, après comme d'après et *de* la catastrophe, advenu le désastre devait y tourner le souffle, pénétrer le **chibboleth** pareil à la coupure unique de la circoncision [1], soit la contreparole, et dont la réplique de Lucile, à la fin de *Dantons Tod* de Büchner, se révélera emblématique : *Es lebe der König !* Büchner se verra donc préserver une place sauve en cette langue maternelle devenue criminelle de « Todesfuge », à la fois Lingua Tertii Imperii décrite par Victor Klemperer et séjour hölderlinien du divin. Ce sera un exemplaire du *Faust* de Goethe le jour de **bar mitsvah** : telle convergence abrite déjà la renverse de cristal à venir. Margarete, figure de l'éternel féminin

« La langue qui tue, ce n'est pas seulement la langue de Goebbels ou du III[e] Reich, c'est celle des poètes aussi bien, et peut-être de Hölderlin. Lui, aussi bien : le sens qu'il a donné à des mots comme 'patrie' ou le sens qu'ils ont pris. » (E 147.)

[1] Cf. S. C'est en exception de ce moment viennois auquel se lie Czernowitz en Bucovine qu'une langue agglutinante comme la langue allemande, d'accentuation forte, d'attache désinentielle et venue tardivement à la conscience littéraire se verra exporter. « Du sei wie du, immer » sera composé à Paris le 3 décembre 1967 à partir du sermon 14 d'Eckhart méditant Isaïe 60 : 01 et décrivant, en une langue bien antérieure à celle de Luther donc, la relation intime de l'homme à la déité, portant comme de coutume entête en latin (« Surge illuminare iherusalem »). « Du sei wie du, immer » se termine par la transcription phonétique d'Isaïe, *kumi ori* (et dans une lettre à Ilana Schmueli datant du 1[er] octobre 1969, le poème y étant joint, directement קומי אורי), Celan ayant cité d'abord le moyen haut allemand du théologien, « Stant up Jherosalem inde / erheyff dich ». Eckhart, tel qu'ayant rencontré un contemporain qu'était Moïse de Léon, fait descendre en ce sermon vernaculaire le monde d'en haut, intériorise en humilité la **chekhina** : « dat ouen was, dat wart in ». Eckhart y écrit encore, se souvenant du psaume 02 : 07 : « Dauit sprach : 'hoede hayn ich dich geboren'. wat is hoede ? ewicheit. ich hayn mych dich inde dich mych eweclichen geboren ». *du sei wie du. mych dich inde dich mych. me te et te me*.

de ce drame, central à la littérature allemande et entretenu en complicité par le nazisme en la mythologie de la nuit de Walpurgis, répand à jamais aujourd'hui sa chevelure d'or, et avec sa chevelure d'or tout l'or du Rhin wagnérien, auprès de celle, fuligineuse, de la Sulamith du **chir hachirim** qu'elle aura réduite à la cendre : « [ ] dein goldenes Haar Margarete / Dein aschenes Haar Sulamith [ ] ». | Il rejoint à Czernowitz l'Institut élémentaire Meisler, germanophone, avant d'intégrer l'École hébraïque Safah Ivriah, et le baccalauréat roumain obtenu au Liceul Marele Voevod Mihai se rend en France afin d'étudier la médecine : le décret promulgué de l'Anschluß en 1938 ferme à tout étudiant juif la voie de l'Université. Il traverse donc l'Allemagne en train et fait escale à Berlin le 10 novembre 1938, soit au lendemain de la Nuit de Cristal [2]. Le poème de *Die Niemandsrose* dont le titre français évoque un renversement, à savoir « La contrescarpe », du nom de la place parisienne qu'il aimait à fréquenter et créé bien plus tard, contient la séquence suivante : « Über Krakau / bist du gekommen, am Anhalter / Bahnhof / floss deinen Blicken ein Rauch zu, / der war schon von morgen ». Se fixant à Tours plutôt qu'à Paris qu'il pourra découvrir cependant [3], ce lecteur de Bakounine, Kropotkine et Landauer y rencontre le réfugié républicain espagnol

« [ ] Margarete tes cheveux d'or / Tes cheveux cendre Sulamith [ ]. » (C 54-5.)

« Tu es venu / par Cracovie à l'Anhalter / Banhof / vers tes regards coulait une fumée / qui était déjà de demain. » (N 136-7.)

[2] Tout récit comporte une date : c'est par cet absolu chimique qu'il débute, qu'énonce la première phrase de <Lenz> comme celle de *l'Arrêt de mort* de Maurice Blanchot, contemporaine de la Nuit de Cristal : « Ces événements me sont arrivés en 1938 ». Ce premier récit de Blanchot a été publié dix ans plus tard, soit en 1948, en même temps qu'un dernier roman, *le Très-Haut* et un autre texte, publié en 1949 et tout d'abord titré <Un récit / Un récit ?> qui deviendra *la Folie du jour* lors de sa reprise en volume en 1973. Le transfert qu'y manipule pour chacun le narrateur franchit tacitement le seuil de son énigme, de même qu'à la sphère du privé se mêle l'effondrement politique. Colette Peignot, c'est-à-dire Laure, dont la figure hante sans doute *l'Arrêt de mort*, meurt le 7 novembre 1938, soit deux jours avant la Nuit de Cristal, et par conséquent la halte de Celan à Paris.

[3] Si le motif matériel explique en partie l'installation de Celan à Tours, c'est avant tout qu'un étudiant juif venu d'Europe centrale était à peine toléré en capitale. Y régnait un antisémitisme auquel presque tout littérateur était lié. Et de rappeler qu'en France, sans alléguer aucun jugement, afin d'exposer seulement, avant même ce qu'en 1938 Jouhandeau compile en un volume, ce qu'en 1939 publie Giraudoux, Bernanos en 1931 fait paraître un éloge d'Édouard Drumont, lequel pour achever le pamphlet destiné à devenir en 1886 la meilleure vente de librairie de la fin du XIX^{e} siècle, inspirant la théorie du complot juif international et bientôt le sillon maurrassien d'Action française qui fera son lit en préfecture et ambassade de la Troisième République comme en chaque cercle et revue, avait bénéficié notamment du soutien financier d'Alphonse Daudet, père de Léon Daudet. Et de même que la petite phrase, le trait d'esprit propre à l'antisémitisme de salon puise en réalité à la même eau qu'à celle d'un écrit ouvertement avilissant, cette production d'un autre âge aura contribué au pire. Aussi et à titre d'exemple alors qu'à Paris Proust poursuit son travail dans la nuit et Joyce approche l'arrêt de la journée de son roman, André Gide pourra publier en tête de la NRF du 1er avril 1920 un article qu'il faut bien reconnaître de nature xénophobe et antisémite sur Tristan Tzara, expatrié d'origine roumaine comme le sera Celan, mêlant

opposé au franquisme, combattant d'Estrémadure, comme le vieillard Abadias, berger de Huesca, voyant à travers chacun le peuple parisien soulevé pendant la Commune, et à travers chacun le suicide de Zweig en la cité nomade de Petrópolis ayant été celle du fermier de Rhénanie en exil, tout en un (et) tout ensemble [4]. | Il obtient le PCB, diplôme de Physique Chimie Biologie, et retourne en Bucovine en juin 1939. Il envisage dorénavant d'étudier la romanistique. Mais en août 1940 la situation va se précipitant en atrocité. | « Der Ort, wo sie lagen, er hat / einem Namen — er hat / keinen. » Leo Antschel Teitler meurt du typhus au camp de Michailovka à l'automne de 1942. Y disparaît peu après, probablement abattue d'une balle dans la nuque,

« L'endroit où ils étaint couchés, il a / un nom — il n'en a / pas. » (C 156-7.)

« On me dit qu'il est étranger. — Je m'en persuade aisément. / Juif. — J'allais le dire. / On me dit qu'il ne signe pas de son vrai nom ; et volontiers je croirai que Dada n'est de même qu'un pseudonyme. / [ ] Il appartient aux étrangers de faire peu de cas de notre culture française [ ]. »

obstinément **Dada** et **Juif** au syntagme **étranger** signant d'un **pseudonyme** quand la **culture française** se définit par appartenance d'un **vrai nom**, cernant le tout d'un **on me dit** anaphorique auquel la gloire littéraire d'alors prétend croire **volontiers**. Proust, lecteur de Soupault et Breton et lecteur de la NRF, lira sans doute cet article de Gide, symptomatique *d'une idéologie française* décrite par B.-H. Lévy. Au rapprochement de tétragramme entre Juif et Dada voit-on évidemment poindre au fil de cet article le nom de Juda, ayant par antonomase à travers le christianisme hérité le sens de traitre et délateur. *Je suis l'étranjuif* : Gherasim Luca signe en effet d'un autre nom que **son vrai nom**, pourtant magnifique comme Gherasim Luca était magnifique, et saint, Salman Locker. Et avec Gherasim Luca venu de Roumanie Tzara et Celan, Benjamin Fondane, Ilarie Voronca, suicidé le jour du centenaire de la naissance d'Isidore Ducasse, Claude Sernet, Jacques Hérold, Victor Brauner, Isidore Isou créateur du lettrisme. Quiconque se prévaut de l'Écriture, tel le signataire de cet article de la NRF pourra relire avec profit, en outre, Ex 22 : 20 et 23 : 09, Lv 19 : 33-34, Dt 10 : 19 et 23 : 08. D'Abram à Abra'ham en l'hospitalité de Mamré l'Étranger abrite le Nom de l'Éternel défaisant le patronyme par lequel signer semble tout à fait assuré à Gide qu'il soit le vrai nom. Car l'acte par lequel écrire commence radie toute filiation biologique prétendue, accomplissant la Loi par brisure de la Loi : de naissance n'est-il qu'à l'écriture et au Livre, dont atteste en synagogue le prologue apatride de l'Évangile johannique. Mais encore qu'est-ce qu'être juif sinon défiant le prédicat ontologique ? « He thought that he thought that he was a jew whereas he knew that he knew that he knew that he was not », lit-on de Joyce désidentifiant Stephen Dedalus. Y accolant le colportage fonctionnant à plein par cet **on me dit** allant jusqu'à se montrer **aisément** persuasif à un écrivain ayant récolté autorité et prestige, comme la propension naturelle à la falsification qu'implique l'usage du terme **pseudonyme** face au patronyme signataire, Gide était loin d'imaginer qu'en hébreu le pentagramme יְהוּדָה YeHVDaH comprend le tétragramme י + ה + ו + ה le formant et en lequel se glisse par effraction la lettre ד DaLeT signifiant *porte*. Nom du fils de Léa louant l'Éternel en Gn 29 : 35 d'avoir une nouvelle fois enfanté, rendant grâce, telle la porte ouverte dans le Nom de l'in-fini le questionne, en désenchante la croyance par étude, répétition — et bégaiement, comme bégaie le ד doublé de DaDa.

[4] Le poème de Celan au titre syncrétique, « In eins » pouvant être traduit à la fois par « En un », « Tout en un » et « Tout ensemble » se termine fraternellement, et en forme d'ouverture, par une citation du pamphlet de Büchner, *Der Hessische Landbote* — cette sommation : « Friede den Hütten ! » Büchner aura été surveillé, et traqué par la police tant à Giessen qu'à Darmstadt en raison d'activité convulsive, et la fondation, en mars 1834, de la Société des droits de l'Homme, « Gesellschaft für Menschenrechte », qu'accompagnera la publication du pamphlet précité en juillet.

Friederike Schrager Antschel. Il aura pu se cacher au moment de la déportation, aidé par Ruth Lackner, et sera envoyé à Rădăzani, Fălticeni, Tăbărăşti en camp de travail de juillet 1942 à février 1944. Graben. Stehen. Le sort fait donc du fils unique qu'est Paul Antschel comme d'Aharon Appelfeld un survivant de cette ère d'épouvante et d'horreur, encore mal connue, du génocide juif et tsigane perpétré par la Roumanie fasciste d'Antonescu assistant la mort venue d'Allemagne. | Il part définitivement de Czernowitz en avril 1945, pour Bucarest d'abord, recevant la protection d'Alfred Margul Sperber, et devenu lecteur et traducteur de la maison d'édition Cartea Rusa, signe bientôt du nom anagramme, sans doute suggéré par Jessica Sperber, épouse d'Alfred Margul Sperber, donc Celan, particulièrement « Todesfuge », datant de 1945 qu'imprime en 1947 la revue Agora dans la traduction roumaine de Petre Solomon sous le titre « Tangoul mortii ». « Auch meine Mutter hat nur dieses Grab », écrira-t-il le 12 novembre 1959 à Ingeborg Bachmann. Et dès 1946 à Max Rychner, critique littéraire du journal suisse *Die Tat* : « … ich will Ihnen sagen, wie schwer es ist als Jude Gedichte in deutscher Sprache zu schreiben. Wenn meine Gedichte erscheinen, kommen sie wohl auch nach Deutschland und — lassen sie mich das Entsetzliche sagen — die Hand, die mein Buch aufschlägt, hat vielleicht die Hand dessen gedrückt, der der Mörder meiner Mutter war… Und es könnte noch furchtbarer kommen… Aber mein Schicksal ist dieses : Deutsche Gedichte schreiben zu müssen ». Il quitte Bucarest clandestinement pour Vienne qu'il gagne par Budapest en décembre 1947. C'est à Vienne qu'il rencontre Ingeborg Bachmann, avant d'arriver à Paris le 14 juillet 1948. Il vit pauvrement, sortant la nuit pour écouter du jazz [5]. Il obtiendra une licence d'allemand à la Sorbonne en 1950. Il traduit, Apollinaire notamment, et découvre chaque édition nouvelle de Kafka, de

« … je tiens à vous dire combien il est difficile pour un Juif d'écrire des poèmes en langue allemande. Quand mes poèmes paraîtront, ils aboutiront bien aussi en Allemagne et — permettez-moi d'évoquer cette chose terrible —, la main qui ouvrira mon livre aura peut-être serré la main de celui qui fut l'assassin de ma mère… Et pire encore pourrait arriver… Pourtant mon destin est celui-ci : d'avoir à écrire des poèmes en allemand. »

[5] Charlie Parker se produit à Pleyel en mai 1949. J.-P. Lefebvre, ancien élève de Celan, relate qu'il connaissait par cœur le texte de « Strange Fruit », titre composé par Lewis Allan et interprété par Billie Holiday. Celan pouvait dire encore que « Tenebrae » était un Negro Spiritual. Ce chant de déréliction, ancêtre du gospel, perpétue à travers la Passion évangélique le psaume hébreu de David. *'It's the other Jesus she means', I said*, lit-on par une nouvelle de Faulkner, dont le nom comme Abraham gagne une lettre. *Mahalia Jackson. Nobody Knows The Trouble I've Seen. The Original Apollo Sessions*. Si pour y revenir la musique jazz évolue ailleurs qu'au fil de la représentation narrative, c'est en plénitude de son effacement, et fût-il *free* sans réprimer donc cette linéarité de la représentation ainsi qu'en agencement sonore et spatial un agrégat acoustique varésien, et la recherche de Bartók, de Webern. Virginia Woolf écrira en un ultime roman : « The tune changed ; snapped ; broke ; jagged. Fox-trot was it ? Jazz ? Anyhow the rhythm kicked, reared, snapped short. What a jangle and a jingle ! » Le jazz. Et le rock. Sticky Fingers. Exile on Main St. White Light / White Heat. Dictionary of Soul. Fun House. L. A. Woman. 'Heroes'.

Mandelstam. Il continue d'étudier la botanique, la chimie, la pétrographie, connaissant admirablement le lexique du végétal et de la pierre, privilégiant la description par rapport à l'explication, trait de la modernité qu'il partage avec Büchner, chacun ayant vu qu'elle était française, tarie toute philosophie systématique, toute cosmologie du cercle. Gisèle de Lestrange, qu'il allait bientôt épouser, affirme qu'il lit également Bataille et Artaud, part décisive d'écriture en France succédant à Proust, comme un événement de rupture au penser occidental. Celan aura pu lire *l'Archangélique* et *la Haine de la poésie* de Bataille — d'Artaud *l'Arve et l'Aume*, traduction de commande entreprise en septembre 1943, soit à l'asile de Rodez, du chapitre 6 de *Through the Looking-Glass* et devenue de jour en jour thérapeutique, passant chaque **portmanteau** original en une langue qu'Artaud nomme **tentative anti-grammaticale à propos de Lewis Carroll et contre lui**. « La réalité est que je ne dis rien et ne fais rien, que je n'emploie ni mots ni lettres, / *je n'emploie pas de mots et je n'emploie même pas de lettres* », pouvait déclarer ailleurs Artaud presque au même moment [6]. Artaud va guérir en traduisant, bouleversant la langue par schize, césure, et donc à la suite de Proust écrivant à Madame Straus dès 1907 : « Les seules personnes qui défendent la langue française (comme 'l'Armée pendant l'Affaire Dreyfus') ce sont celles qui 'l'attaquent' », et plus loin : « [ ] il n'y a pas de certitudes, mêmes grammaticales », et bientôt Dada [7], dénucléarisant la syllabe alors qu'avec lyrisme débutait Verdun. | « The world is but a word. » La postmodernité, venue avec Baudelaire, mallarméenne, se singularise donc par rupture du contrat entre le mot et le monde (et partant de la confiance en la narration, un abîme séparant à ce titre le dernier romancier du monde ancien, Dostoïevski, Tolstoï et encore Conrad et Thomas Hardy de Proust, Joyce, Kafka [8]. Et semblable à Dada le dégagement d'une contrelangue en

[6] « Cogne et foutre », texte qu'Artaud envisageait de regrouper avec « Histoire entre la groume et dieu », « Centre pitere et potron chier » en un massif, lequel, outre le contenu d'impondérable qu'il était devenait amplifiant de jour en jour impubliable, eût pris pour titre <Suppôts et suppliciations>. Celan va de même pouvoir lire *Lettres de Rodez*, *Artaud le Mômo* et *Ci-gît* précédé de *la Culture Indienne*, de même que *Van Gogh le suicidé de la société*, comme de Bataille, au sortir de la guerre, *le Coupable*.

[7] Et même **dada** comme **dáda** et **dadá**. « Die Silbe Schmerz », au recueil *Die Niemandsrose*, dont le mot amalgame HERZ peut se souvenir du mouvement MERZ oblique à Dada et créé par Kurt Schwitters, lequel composera en outre, et dira la partition asyllabe qu'est l'*Ursonate* : SCHMERZ contracte d'autre part, en valise, SCH de SCHwitters, et MERZ.

[8] Tolstoï semble plus proche d'Homère que de Proust. Ou plutôt : c'est un courant en déconstruction qu'ouvre Proust dans Homère, en deçà du fleuve épique de la narration, et en désorigine du chant préoriginaire, sirénique, qu'entend Ulysse, comme bientôt Joyce, Kafka, Virginia Woolf et Faulkner, quand la majorité de la production romanesque continue d'être narrative qu'investira d'ailleurs le

désintégration de la langue ancienne passe autant que par la traduction par le soin typographique contestant la domination phonocentrique annulant la lettre dans la voix, comme d'excellence nouvelle le perfectionnisme porté au détail étant corrélatif à une responsabilité universelle, à savoir coupage, exercice savant sinon théurgique, et collage) : or s'il avait renoncé à toute cadence, toute structure strophique, toute versification, toute métrique traditionnelle, Celan traduisait un sonnet de Shakespeare, comme Rimbaud, Mandelstam, Iessessine, Ungaretti, restant sans doute en la corporation sans égal [9]. | Le 23 mai 1952 pour un premier séjour en Allemagne, à Bad Niendorf en compagnie du Groupe 47 Celan donne lecture publique, notamment « Todesfuge ». Décembre voit publier *Mohn und Gedächtnis*. | 07.10.53. | 08.10.53. | 23.12.53. | 06.06.55. | *Von Schwelle zu Schwelle* sort en 1955. Le décret de naturalisation française de Paul Antschel porte la date du 8 juillet 1955. | Lauréat en 1958 du Prix de littérature de la Ville libre hanséatique de Brême, Celan y prononce une allocution de réception le 26 janvier. | *Sprachgitter* sort en mars 1959. Il rencontre le 10 avril Péter Szondi. Celan élabore le « Dialogue », d'inspiration bubérienne, hassidique, et büchnerienne à la fois, en août : « Dialogue », sinon *entretien* traduisant le yiddish « Gespräch », le titre peut également donner *conversation* « en montagne » au sens du **pilpul**. Il se voit nommer le 1er octobre au poste de lecteur d'allemand à l'ENS. | 1960. Il apprend le 14 mai qu'il va recevoir le prix Büchner : autre date symbolique,

« [ ] ce matin qui est le 8 octobre [ ]. » Anat. Mall. meurt le 8 octobre 1879. Cole. Peig. naît le 8 octobre 1903. Soph. Podo. naît le jour de la mort de Fran. Ants. le 8 octobre 1953. Je retranscris le verso d'une carte postale de la Résurrection de Martin Schongauer du Musée Unterlinden de Colmar que m'adressa E. B., étant question d'un autre 8 octobre qu'est le 8 octobre 2015, jour de la mort de M. D. : « [ ] cette carte dans le sillage de nos deux derniers échanges. La mort de Marc qui fut à l'origine de notre rencontre. L'amitié qui en fut le fruit. La puissance de l'Ange qui nous accompagne, me semble-t-il, l'un comme l'autre. Et ce nouveau vide, cette lumière levée, ce fond de rouge et d'or. La mort vaincue… [ ] ».

cinéma. Le cinéma accapare la narration. Et de rappeler ce mot de Mallarmé, répondant à l'enquête « Sur le roman illustré par la photographie » : « [ ] que n'allez-vous droit au cinématographe, dont le déroulement remplacera, images et texte, maint volume, avantageusement ». S'il apparaît une défiance envers le langage en réciprocité d'acte et structuré comme un récit par le retrait de Bartleby le scribe, Walter Benjamin voit se refermer avec le dernier échange entre Deslauriers et Frédéric Moreau le narré moderne qu'aura entamé Cervantes, Don Quichotte se détachant déjà, en tant que pur signe graphique sur la page, de la représentation. Le soliloque hamlétien porte en ce sens la rupture de la modernité en préfiguration du **cogito** comme par conséquent de la réduction husserlienne ainsi que d'Igitur, Stephen Dedalus, Joseph K., Quentin Compson : la ressemblance valant pour un ordre cosmologique harmonieux y tombe sous le coup du doute. Et c'est encore qu'étant affaiblie la corrélation du langage avec le jour extérieur qu'un théâtre comme le théâtre racinien débute, et la modernité qu'un fil certes ténu et néanmoins essentiel relie au judaïsme : Montaigne, par lequel passe Hamlet, Descartes — et Baudelaire. Descartes reste en avant, l'**épochê** du monde engageant, pour attester de l'irréductibilité acosmique du **cogito**, celle de toute catégorisation ontologique, comme Platon le reste à la lettre, et de la grammaire comme graphisme ayant déterminé le langage syllabique même, articulé, de la participation.

[9] Et ce fût-ce Artaud traduisant Lewis Carroll, Benjamin Baudelaire et Proust, Proust Ruskin, Baudelaire et Mallarmé Poe, Nerval Goethe, Hölderlin Pindare et Sophocle, Marlowe Ovide.

étant celle de la Déclaration d'indépendance de l'État d'Israël [10]. | 1963. À l'automne sort *Die Niemandsrose* qu'il dédie à la mémoire d'Ossip Mandelstam. « [ ] der Name Ossip kommt auf dich zu, du erzählst ihm, / was er schon weiß, er nimmt es, er nimmt es dir ab, mit Händen, / du löst ihm den Arm von der Schulter, den rechten, den linken, / du heftest die deinen an ihre Stelle, mit Händen, mit Fingern, mit Linien, [ ]. » | 1967. Celan y donnant lecture le 24 juillet rencontre à Freiburg Martin Heidegger. La signature du bon à tirer d'*Atemwende* porte la date du 14, et paraîtra en août. | 1968. En septembre sort *Fadensonnen*, dernier recueil anthume. Celan suit avec attention l'insurrection de mai à Paris avant d'y prêter un regard plus distancié : le recueil *Schneepart*, publié en 1971 seulement, en ponctue le climat [11]. Il séjourne en Israël du

« [ ] le nom d'Ossip vient à ta rencontre, tu lui racontes / ce qu'il sait déjà, il le prend, il t'en décharge, avec des mains, / tu détaches le bras de son épaule, le droit, le gauche, / tu ajustes les tiens à leur place, avec des mains, des doigts, des lignes, [ ]. » (N 138-9.)

[10] Alors qu'il entretient donc avec Büchner une affinité de toujours profonde, Celan, dont le nom même ressemble au nom qu'est Lenz, comme en conséquence à Léonce et Lena, participe à partir de février 1960 au séminaire de Hans Mayer y étant consacré, rue d'Ulm. Membre du Collège de Sociologie créé en 1937 par Georges Bataille, Michel Leiris et Roger Caillois, et qu'aura pu accompagner, avec circonspection toutefois, Walter Benjamin, Hans Mayer y prononce le 18 avril 1939 une conférence montrant par forme d'association qu'un certain romantisme allemand, dont la symbolique politique cultive rituel secret d'initiation, société occulte, et porte à éveil du sentiment national, anticipe sinon fonde la mythologie nazie.

[11] Celan parle seul, tout seul, au méridien, et en survivant, touchant d'essence à la rébellion coulant passivement, sans verser jamais à la participation. La rébellion veut dire la donation. En formant objet toute revendication entretient un malentendu de principe, phénoménologique d'abord, grammatical, supposant qu'une connexion existe entre ce que la Métaphysique aura déterminé comme monde et l'individu : de l'inadéquation principielle entre l'individu adonné sans distance, tout intérieurement à la donation et la représentation du monde ordonnancé métaphysiquement comme extériorité, chaque regard y référant aboutira forcément à l'insatisfaction. Mais le malentendu demeure également herméneutique, étant donné qu'au secret de l'étude seul peut diminuer l'illusion qu'existe le monde comme tel : l'étude sans éprouver le besoin d'aucune reconnaissance ourdit le textile acosmique du Livre, et ce n'est que par son affaiblissement qu'un monde commence proposé en é-vidence, équivalant à la sortie du jardin. Et si cette inadéquation, cette impossibilité de rencontre entre l'individu et le monde entraîne et explique l'insatisfaction, revendiquer postule qu'une totalité comme monde soit, légitimant d'y occuper place, lorsqu'il n'est de monde qu'en l'individu. Woyzeck, ainsi que tout affligé, partage avec le saint de vivre sans accumuler rien, dont le sacrifice reste gratuit, maintenu en apesanteur. Aussi substituer encore, d'extrême droite et d'extrême gauche, identification à représentation, dévoie la limite du politique n'existant justement qu'en dépit d'idéal, et qu'aura définie la dialectique platonicienne en déréalisation de la complétude, dite préoriginaire, qu'était la complétude tragique. À quiconque l'évidence d'une participation grammaticale au monde a disparu en réduction épochale, qu'aura corporellement épousé le destin au seuil d'impossibilité de cette advenue, toute revendication trahira la primitive frustration : en une perspective sadienne la république doit donc être d'incandescence permanente, athéisme intégral, sodomie. Mais la rébellion pure sera pourtant charité, laquelle déconstruit la préférence de la proximité qu'obstine autant la souffrance au bout de la terre. En une perspective juive, et celle, étant proche, du christ sans église, dont la vulnérabilité rejoint le détachement en solitude, exercer la charité

30 septembre au 17 octobre 1969. 17 octobre 1813. 17 octobre 1973. Il revoit Ilana Shmueli en Israël. | 20.03.70. Celan donne lecture à Stuttgart au jour du bicentenaire de la naissance de Hölderlin, de nouveau en présence de Heidegger. Il aura tout au long de la décennie souffert d'une campagne de diffamation, entreprise à partir de 1953 et répandue publiquement au printemps de 1960 : « Le Méridien » fait discrètement état de cette calomnie. « C'est la pente des hautes natures, toujours d'un cran au-dessus du réel, de tout expliquer par la mauvaise conscience, / de croire que rien jamais n'est dû au hasard et que tout ce qui arrive de mal arrive par l'effet d'une mauvaise volonté consciente, intelligente et concertée. » « Von der Brücken- / quader, von der / er ins Leben hinüber- / prallte, flügge / von Wunden, — vom / Pont Mirabeau. // Wo die Oka nicht mitfließt. Et quels / amours ! (Kyrillisches, Freunde, auch das / ritt ich über die Seine, / ritts übern Rhein.) » Celan va donc disparaître du 6 Avenue Émile Zola dans la nuit du 19 au 20 avril 1970. Prénom Pessa'h. Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir. Courbevoie. Le premier jour du mois de may. Le matin du 12 le corps finalement remonté qu'avait emporté la Seine sera enterré à Thiais. *Lichtzswang* sort en juillet. *Schneepart* sort donc en 1971, *Zeitgehöft* en 1976. | Méridien de la datation. Et de la douleur sinon de la souffrance, et de la consolation, ce en référence d'une lettre datant du 28 octobre 1959 qu'adresse à Celan la poétesse Nelly Sachs, et contenant cette phrase qu'il retiendra pour arrêter le titre du discours en Allemagne autour de Büchner : « Zwischen Paris und Stockholm läuft der Meridian des Schmerzes und des Trostes ». La correspondance ayant donc débuté, c'est allant de ville en ville, d'exode en refuge sur ce méridien d'onde spectrale qu'aura lieu la rencontre, tel qu'en un paysage en apesanteur après qu'aura cessé le monde, entre Nelly Sachs et Celan à Zurich le 25 mai 1960 [12]. Le méridien de la douleur et de la Passion, et qu'est alors ce méridien de la rencontre passe par la ville qu'aura rejointe

« De la dalle / du pont, d'où / il a rebondi / trépassé dans la vie, volant / de ses propres blessures, — du / Pont Mirabeau. // Où l'Oka ne coule pas. Et quels / amours ! (oui mes amis, du cyrillique aussi / j'ai chevauché par-dessus la Seine, / chevauché par-dessus Rhin. » (N 148-9.)

en exclut la démonstration. Aussi n'est-il de penser libre, d'écriture et de création qu'au-delà de l'utile, cet au-delà étant comme le dit Bataille la sphère du souverain, soit le luxe de la consumation : une écriture qui n'est pas tout à fait affranchie de déterminisme, et notamment matériel, en reste la réaction.

[12] Nelly Sachs rendra ensuite visite à Celan à Paris, et dès juin 1960. Celan se recueillera en outre avec elle le 15 au cimetière Montmartre sur la tombe du poète allemand francophile vilipendé par le nazisme, Henri Heine. Puis c'est début septembre qu'il fera séjour à Stockholm. Nelly Sachs y mourra le 12 mai 1970 au jour même d'enterrement de Celan.

« Et l'an dernier, en souvenir d'une rencontre manquée en Engadine, j'ai mis sur le papier une petite histoire dans laquelle je faisais aller un homme 'comme Lenz' à travers la montagne. / Dans l'un et l'autre cas, je m'étais écrit depuis un '20 janvier', mon '20 janvier.'. / Je me suis… moi-même rencontré. » (M 81.)

Büchner peu avant d'y mourir pour enseigner comme *Privatdozent* de l'Université [13]. Méridien du génocide. « Den 20. Jänner ging Lenz durchs Gebirg. » « Gespräch im Gebirg. » Évoquant le « Dialogue » dans « Le Méridien » composé un an plus tard donc, Celan pourra dire : « Und vor einem Jahr, in Erinnerung an eine versäumte Begegnung im Engadin, brachte ich eine kleine Geschichte zu Papier, in der ich einen Menschen 'wie Lenz' durchs Gebirg gehen ließ. / Ich hatte mich, das eine wie das andere Mal, von einem '20. Jänner', von meinem '20. Jänner', hergeschrieben. / Ich bin… mir selbst begegnet ». Si la conversation faillie d'Engadine avec Adorno, formant la circonstance du « Dialogue », et dont déjà le titre fait allusion au personnage de Lenz au travers du dernier mot qu'il reprend de la phrase liminaire de la nouvelle éponyme de Büchner, atteste pourtant d'une rencontre, cette rencontre n'est qu'intérieure, venue en soi de l'Autre par un présent de contemporanéité paradoxale, c'est-à-dire asynchrone, diachronique, anachronique, et dont précisément la rencontre en présence déconcerte le flux saturé. Aucune rencontre véritable n'a donc lieu finalement qu'en un autre côté de la disparition, soit que le monde comme tel ait été ôté, soit qu'il ait été rayé par **épochê** phénoménologique dont le site, acosmique, se soustrait à la synchronie de la présence, au milieu naturel, physique, prétendument partagé du monde faisant au contraire et par entremise, écart originaire de la Différence le fondant, obstacle au contemporain historique. Tout entretien thématisé fait écran au secret constituant la rencontre, rapporte la présence à la complétude du visible, réinscrit la violence du trait frontalier en représentation de V à M [14]. | Je. Te. Tu. *Je et Tu*. Celan se trouve en ce rapport bubérien. Et contrairement au pronom de substitution *Il* chacun de *Je* et de *Tu* entendu comme pronom nominal précède toute dénomination sans y référer. Le pronom nominal épouse le présent, lequel veut dire présent *du* pronom par susception passive qu'aucun procès dialectique du négatif n'interloque. Immédiateté absolue du pronom. Inamissible par conséquent, étant adonné sans époque, énigme, alinéa, et par là même immémorial. La donation se tisse d'oubliance : sceau de la conscience épochale pure, écorce d'amande, manteau cérébral dont la vigilance devance comme au tutoiement érotique du **chir hachirim** la

[13] James Joyce au côté duquel repose Elias Canetti, et avant tout cependant, dit-il, par amour pour Büchner, mourra également à Zurich, ayant dû fuir la France envahie, en un dernier exil le 13 janvier 1941. Et c'est encore à Zurich qu'au Cabaret Voltaire va naître, contemporain de la révolution abstraite kandinskienne, décisif au XX^{e} siècle le mouvement Dada le 5 février 1916.

[14] Et qu'en pointe occidentale extrême de Twin Peaks, David Lynch aura cherché à estomper. *Annie I know how hopeless things can seem. I know about the dark tunnel you can fall into*.

sécession de la conscience réfléchie le pronom nominal vaut donc pour le prénom. Autrement dit cette conscience pure qu'est la conscience épochale désigne celle d'un apparaître amondain, précédant la Différence à laquelle se reporte la conscience réfléchie, ostensive. La symbolique, abyssale, du pronom reconnu en la régression d'une volonté passive (se) tisse sans distance (à) l'univers. Or si le tissu formé du pronom nominal forme le tissu de l'univers, ce tissu en exclut toute fraction cosmique. « Radiix, matrix. » *Du. Aber. Du*. La rencontre entre *Je* et *Tu* demeure en ce sens soustraite au tutoiement thématisé. | « Grosse, glühende Wölbung », du recueil *Atemwende*, se conclut par ce vers ayant poursuivi Jacques Derrida : « Die Welt ist fort, ich muß dich tragen [15] ». Et de penser également au vers de « Schnellfeuer-Perihel », daté du 27 août 1968 et figurant dans *Schneepart* : « (Du, Akosmische, als ich.) » De ce vers suspendu, aphoristique et parenthétique, constituant une phrase pronominale, l'adjectif substantivé **Akosmische** se voit écrit avec une majuscule, comme un nom, et comme s'il déclinait toute opposition à **kosmische** par un **a** privatif :

[15] Cf. B. « Hei Marie, soll ich die trage ? » / « Ich muß fort. » — « Die Welt ist fort, ich muß dich tragen. » Il semble donc qu'en ce vers Celan amalgame la proposition d'un être arraché à tout monde, toute possibilité d'un monde, rivé au dénuement sans rémission même d'être, soit Woyzeck, faite à Marie de la porter afin qu'elle voie mieux le tour du bonimenteur, à la parole qu'elle va répéter avant de mourir. *Woyzeck assassine la seule personne à le tenir encore attaché à un monde. Marie qu'il va tuer constitue le seul monde pour Woyzeck*. Et d'ajouter : telle un ד signifiant donc **porte** la lettre **d** de **d.ich** contenant **ich** le déborde y ouvrant au commencement. Et signifiant *je* sinon *moi* en allemand אִישׁ **ich** (A)YCh en hébreu signifie *homme*. De plus la transcription du trigramme אִישׁ par **i.c.h** contenu par le pronom **d.ich**, tétragramme comme le français **d.ieu**, en étant littéralement proche, enferme la consubstantialité au surnom de l'Éternel. « Lob der Ferne », figurant au recueil *Mohn und Gedächtnis*, contient un vers placé par Emmanuel Levinas en exergue du chapitre nodal d'*Autrement qu'être ou au-delà de l'essence* et justement appelé « La substitution » : « Ich bin du, wenn ich ich bin ». La traduction éclate en multiplicité : je suis toi, quand je suis moi. Mais aussi : je suis tu, quand moi je suis. Et : je suis tu quand je je suis. Et donc encore : je suis tu quand je homme suis. Je. Suis. Te. אַשְׁרֵי הָאִישׁ. AChRY HAYCh. Soit : heureux l'homme. Et entête : le premier mot du premier psaume, אַשְׁרֵי AChRY et débutant par א contient en effet ר et ש, soit RȦCh ש + א + ר comme pour BeRACh YT et RȦCh HaChaNaH. Achré Haich. Felix Rauch. Mon Nom. Celan, et sans retranscrire de voix du monde le mot en hébreu le précédant, circoncit la langue allemande, affectant encore, comme par retour blasphématoire, du désastre le Livre. Celan atomise chaque syllabe d'allemand, écrivant lettre à lettre, soit à la lettre, littéralement comme en hébreu. Et si le λόγος grec collecte, recueille, rassemble, en hébreu le commentaire diffracte et dissipe d'avance la tentation autoritaire, notamment par variation vocalique. Et d'ajouter que מִילָה MYLaH, signifiant donc circoncision comme césure et sortie de soi vers l'Autre par laquelle אַבְרָם ABRaM va devenir אַבְרָהָם ABRaHaM et שָׂרַי SaRaY שָׂרָה SaRaH, signifie également le mot. Enfin le mot מִילָה MYLaH comporte le ה Hê en plus d'Abra'ham comme le י Yod de Sarah auquel dans son nouveau nom le ה Hê se substitue de même. La circoncision signe par le mot le nouveau nom, coupe la naissance à soi comme naissance à l'Autre par la lettre, délivre du patronyme.

Acosmicité absolue, sans réplique, d'un théâtre destituant le partage de la représentation. Le pronom nominal, étranger à la mise à distance qu'effectue ce partage, précède le nom, et tel le cachet du prénom la dénomination propre à la conscience réfléchie. | « Still, Alles still, als wär die Welt tot. » Avec la disparition de l'extériorité valant pour le monde disparaît la possibilité d'y réfléchir la conscience, abandonnant au silence envahissant, et qu'entend comme Lenz Woyzeck : avec la disparition du monde disparaît la conscience réfléchie au miroir du monde. Husserl affirmera qu'accéder à la pure conscience qu'est la conscience épochale, ayant biffé le monde, était folie. Aussi quiconque abîmé en la solitude transcendantale, n'étant rien de la solitude au monde entendue comme un manque, souffre de la rompre sachant qu'il devra consentir à la feinte, et qu'il n'est donc rien tant qu'il aime que la plénitude de cette solitude au point d'y adhérer tout à fait. Or c'est en et par cette solitude transcendantale, ayant abrogé le monde, qu'a lieu paradoxalement la rencontre, épousant un tutoiement de visitation : telle la grâce du vouvoiement, aristocratique, lequel par effacement de complaisance signifie encore qu'à la complétude en présentation du visible échappe tout à fait le fondement de la personne, la nuit celanienne entre Je et Tu gît en retrait du tutoiement spontané [16]. Et rompant (avec) le lyrisme, équivalence de la poésie avec la divinité la datation brise le mythe, abandonne sinon excède la généralité objective de la chronique pour entrer dans celle, tout autre, à jamais invisible, d'un individu : en ce sens et avec Kierkegaard comme avec Marx et Schopenhauer auparavant Büchner souffle le sujet vivant à la conception hégélienne de l'Histoire dont le mouvement dialectique se résout dans la totalité circulaire du Savoir : il n'est d'histoire qu'immanente à ce sujet y coulant sans écart [17]. *Subjekt Woyzeck*. Büchner fait descendre la poésie, synonyme d'élévation, d'anabase,

[16] Et comme au colloque secret du désir tenu au **chir hachirim** adjoint désormais à la cendre le rapport amondain du Je au Tu touche encore au climat désert, dérobé au jour extérieur du cabinet racinien : tel déchiré entre **cour** et **cœur** le personnage de Racine brûle en un palais désert n'est-il d'énallage, passage du vouvoiement au tutoiement qu'en déflagration du monde, valant pour sa disparition.

[17] C'est à travers la Révolution que le personnage büchnerien échappe au romantisme objectivant l'Histoire et la voyant pareille à la Nature telle une puissance anonyme dont le cycle sempiternel emporte chacun, niant l'individu en le dépassant. Le romantisme extériorise la finitude. Büchner faisant de Lenz un partisan du réalisme face à l'idéalisme de Kaufmann, et créant Woyzeck bientôt, sort de cette lecture, romantique et donc finalement hégélienne, qu'orchestre la dialectique de l'*Aufhebung*. Dorénavant le désastre, étant l'inassimilable même, traumatique, fracture la totalité.

à la littérature devenant gravitationnelle. Écrivain à cet égard absolu [18], aura-t-il entretenu seulement la prétention d'en être un ? A-t-il fondé sinon rallié un mouvement ? A-t-il rédigé un art de l'écriture, un traité d'esthétique ? A-t-il écrit de la poésie, comme tout auteur débutant, d'autant qu'il évolue en époque romantique ? Indifférent à la fortune littéraire, Büchner travaille en secret, avec pudeur, réserve, absorbé à la tâche. « Le Méridien » déclinera donc une sorte d'art poétique à partir d'un auteur au catalogue demeuré vierge d'aucun couplet, ayant extirpé de toute rhétorique le geste d'écrire. Büchner sépare littérature de prosélytisme, place le ciel en abîme. Ce contemporain de 1830 écrit pour Brecht et Artaud tel un premier auteur de théâtre non aristotélicien, frayant la voie d'un théâtre clinique, sans mimétisme [19], sans fascination. Et lorsque délaissant auréole poétique au caniveau y étant chue le flâneur baudelairien esthétise en Dandy la fêlure, la description büchnerienne de la démence tient à celle du scientifique observant en

[18] Intransivité de la littérature comme écriture même, ainsi qu'aura pu le déceler le dialogue de Foucault et Barthes : la littérature, naissant à la modernité en exemption du mouvement cosmologique de l'Histoire, se confond à la clandestinité. Büchner reste en retrait. Kierkegaard se dédouble en pseudonymie, Stendhal notant encore, en date du 10 avril 1840 par un texte crypté, <Les privilèges> : « Les miracles suivants ne seront aperçus ni soupçonnés de personne ». La littérature, associant donc le secret d'écrire, cet incognito à la souveraineté même, opère à la fois en marge et au sein de la clôture anonyme, objective de l'Histoire, en assumant justement ce que l'Histoire aura abandonné pour se constituer dialectiquement comme telle et le dépasser par ce mouvement dialectique, à savoir l'individu particulier. Aussi la révélation à laquelle permet d'accéder la littérature en soustraction du dehors emprunte un mode qu'explorera bientôt la phénoménologie, en suspendant par **épochê** le préalable. La notion d'auteur n'est en l'espèce valable qu'avec la remise en question du statut l'ayant désigné. Cette remise en question peut se résumer au congé donné par Proust à la théorie beuvienne : la personne empirique de l'auteur n'est pas garante d'une opération la précédant, et qu'est l'écriture, n'étant donc jamais à même d'en assumer publiquement la puissance de ramification. Büchner n'est auteur qu'en cette entente moderne. Essentiellement le mode de révélation qu'emprunte l'écriture se trouve si étranger au mode de révélation du monde qu'un écrivain se tenant à hauteur d'absolu y demeurera pour jamais inconnu : à la rigueur, le seul signataire ayant prétention d'être en permanence le Je en date qu'il écrit, c'est Artaud. C'est de ce mode étranger au monde qu'emprunte l'écriture pour se révéler qu'un écrivain comme Sade paraît si moderne, et Saint-Simon de même que Racine, auquel Sade ressemble d'ailleurs, étant en outre seul au répertoire théâtral, avec Marivaux éventuellement, à déroger à la conception spectaculaire du drame. Un auteur reste associé à la personne empirique, civile, par la confiance qu'il maintient d'un langage adéquat à la représentation.

[19] Marie au premier état manuscrit conservé de <Woyzeck> était Magreth, rappelant Margarete de *Faust*. Un fil narratif pauvre atténue sinon désamorce le procédé d'identification par le spectateur au personnage, qu'implique la catharsis aristotélicienne : or justement le texte dénué de péripétie qu'est <Woyzeck>, voire, demeurât-elle linéaire, d'unité organique d'intrigue, esquisse chaque situation scénique comme un tableau autonome pouvant être permuté autant qu'escamoté.

anatomiste organisme et tissu nerveux. Aussi la correspondance qu'il aura entretenue atteste qu'il avait vu qu'il n'était d'origine à l'autorité qu'une violence consumatoire à laquelle seule répond l'allégresse, faite d'inquiétude pourtant, de l'incognito : condition essentielle de la rébellion, sue telle une étreinte, ardente, antérieure à toute fondation. La solitude du révolutionnaire demeure donc totale, étant dépourvue de réquisitoire. | « Den 20. Jänner ging Lenz durchs Gebirg. » Büchner déroge même à la figure du génie foudroyé. Vécût-il, un tel commencement pût-il être augmenté ? | 20 janvier 1778. 20 janvier 1942. Le discours de réception de Celan place en surimpression au 20 janvier de Lenz allant à travers la montagne cet autre 20 janvier qu'est donc le mardi 20 janvier 1942 au cours duquel à Wannsee sera ratifié en une heure le plan Heydrich, à savoir la solution finale de la question juive. Celan date historiquement la littérature en superposant 20 janvier au 20 janvier : « Vielleicht darf man sagen, daß jedem Gedicht sein '20. Jänner' eigenschrieben bleibt ? Vielleicht ist das Neue an den Gedichten, die heute geschrieben werden, gerade dies : daß hier am deutlichsten versucht wird, solchen Daten eingedenk zu bleiben ? » Le manuscrit comporte également : « … von solchen Daten und Augenblicken schreiben wir uns her, schreibt sich das Gedicht her. / Das läßt sich weder von den Kalendern noch von den Horologien ablesen, die Eckensteher und Paradegäule der Geschichte merken nichts davon, sind keine Zeugen — nicht zugegen — nur die Opfer dessen, was die Eckensteher Geschichte nennen, wissen etwas davon ; und auch, du selbst vielleicht hast Fühlung damit, wenn du das Studenglas kippst ». Si par conséquent avec la date ouvrant la nouvelle de Büchner débute la modernité littéraire *comme datation* sortant de la mythologie à laquelle la poésie se rattache, c'est encore qu'au 20 janvier 1778 de Lenz se superpose le 20 janvier 1942 comme relecture de la tradition antérieure au désastre postérieurement quant au désastre. Maurice Blanchot : « À quelque date qu'il puisse être écrit, tout récit désormais sera d'avant Auschwitz ». La contemporanéité au texte désynchronise et déspatialise alors la représentation ordinaire, rectiligne, physique du mouvement temporel, se révélant tel un présent enchevêtré, palimpseste, tout (en) un tout ensemble donc. Ainsi le bégaiement de catastrophe celanien touche au bégaiement de Moïse à Horeb comme à Lenz et Woyzeck et au tout dernier Hölderlin [20]. [http://www.gregorydomine.org/gregorydomine.todaycelan.pdf]

« Peut-être peut-on dire que tout poème garde inscrit en lui son '20 janvier' ? Peut-être ce qui est nouveau dans les poèmes qu'on écrit aujourd'hui est-ce justement ceci : la tentative qui est ici la plus marquante de garder la mémoire de telles dates ? » (M 73.)

« … depuis de telles dates et instants nous nous écrivons, s'écrit le poème. / Cela ne se laisse pas lire à partir des calendriers, ni des horloges, les badauds et les grands chevaux de l'histoire ne remarquent rien de cela, ne sont pas des témoins — ne sont pas là — seules les victimes de ce que les badauds nomment l'histoire en savent quelque chose ; et peut-être en as-tu toi aussi un sentiment, quand tu retournes le sablier. » (M 107-8.)

[20] Cf. Ex 04 : 10. Le nazisme tout en pratiquant autodafé de Henri Heine se réapproprie par la fondation de la Hölderlin-Gesellschaft en 1943 le nom du solitaire de Tübingen disparu un siècle plus tôt. Or la fondation de la Société-Büchner eût-elle été seulement pensable ? La remise du prix Büchner sera suspendue entre 1933 et 1944. « Den 20. Jänner ging Lenz durchs Gebirg. » — « Tübingen,

Jänner. » *Januar* étant usuel en allemand, Celan emploie la graphie *Jänner* en référence à Büchner tout en pensant à Hölderlin. Mais visitant le dernier séjour à Tübingen, c'est qu'il songe également au poète ayant sombré dans la nuit, antédatant pour l'hôte de passage le nom de Scardanelli, et disant : « Pallaksch, Pallaksch ».

C Z E R N O W I T Z · L I E P A Ï A · R I G A · D A U G A V P I L S · B A B T A I · K E D A I N I · J O N A V A · R O K I S K I
S · V A N D Z I A G O L A · U T E N A · A L Y T U S · R A S E I N I A I · U K M E R G E · M A R I J A M P O L E · P A N A V
E Z Y S · K A U N A S · V I L N I U S · B U C A R E S T · G A R S D E N · Z B O R I V · I A Ş I · B O B R O U I S K · V I T E B
S K · G O M E L · D N I E P R O P E T R O V S K · T C H E R N I G O V · J I T O M I R · K H A R K O V · N I K O L A Ï E V ·
K H E R S O N · M E L I T O P O L · M R I O U P O L · S I M F E R O P O L · T I L S I T · C R A C O V I E · L V O V · B R Z E
S C · B I A L Y S T O K · M I N S K · M O G H I L E V · S T A R O K O N S T A N T I N O V · K A M E N E T Z P O D O L S K
I · R O V N O · B E R E J A N Y · C H E P E T I V K A · P O N A R Y · K I E V · O D E S S A · B O G D A N O V K A · M I C H
A I L O V K A